

Le développement durable : une pédagogie de vie

Pour le C.R.D., par Elena LASIDA¹

Le développement durable est souvent réduit au seul problème environnemental, ce qui conduit en termes d'éducation à introduire une nouvelle matière ou à élargir le programme des cours concernés par la gestion des ressources naturelles, que ce soit tant au niveau physique que géo-politique. Pourtant nous pensons que la problématique principale associée au développement durable ne se situe pas seulement au niveau de la gestion technique et politique des ressources naturelles mais qu'elle pose plus fondamentalement la question sur le sens du vivre-ensemble. Du moment que l'éducation est conçue comme une préparation à la vie en société, elle est directement concernée par cette problématique. Le développement durable constitue ainsi une chance pour repenser l'éducation. Le défi ne se situe pas tant au niveau du contenu de l'éducation que de sa finalité et de son projet pédagogique. Afin de proposer quelques pistes qui pourraient aider à orienter la réflexion dans cette direction, nous partirons de l'interrogation posée par le développement durable à propos de trois représentations majeures de la vie : celle de l'avenir, celle de l'humain et celle de la transcendance. Ces interrogations conduisent l'éducation à se penser comme un lieu où l'on entend une promesse, un lieu qui appelle l'homme à devenir « co-créateur », et un lieu de révélation. C'est en ce sens que nous disons que le développement durable constitue une chance pour penser l'éducation comme une pédagogie de vie.

De l'environnement naturel à l'environnement sociétal

La problématique du développement durable constitue une chance pour revisiter l'idée de développement et notamment l'éducation au développement. Elle nous fait prendre conscience du caractère non durable de notre mode de développement actuel et du fait que sa poursuite met gravement en jeu notre responsabilité vis-à-vis des générations futures. Cette non durabilité est en premier lieu associée à l'épuisement et à la dégradation des ressources naturelles. Mais la protection de l'environnement pose très vite des questions fondamentales sur notre manière de produire, de consommer, d'habiter l'espace et de vivre en société : des questions lourdes de conséquences car elles interrogent notre mode de développement économique, politique et social, et nos formes de redistribution et de partage, tant au niveau local que planétaire. Le développement durable introduit ainsi un nouveau radicalité dans la manière de penser le vivre ensemble.

Cette nouvelle approche du développement invite à revisiter notre conception de la création

¹ Elena Lasida, maître de conférence à la Faculté de Sciences Sociales et Economiques de l'Institut Catholique de Paris, directeur du Master « Economie solidaire et logique du marché », chargée à Justice et Paix France des chantiers sur le développement durable et les nouvelles solidarités Nord-Sud.

et de la manière d'y contribuer, tant d'un point de vue humain que chrétien. Le développement durable interroge en ce sens trois représentations majeures de la vie humaine et de la foi chrétienne : la représentation de l'avenir, celle de l'humain, et celle de la transcendance. Chacune de ces représentations invite à repenser la conception de la création et la place de l'homme à l'intérieur de celle-ci.

A partir de l'interrogation posée à chacune de ces représentations, nous allons dégager des défis en termes d'éducation. L'interrogation sur l'avenir invite d'abord l'éducation à se penser comme un lieu qui fait entendre une promesse. Ensuite, l'interrogation sur l'humain défie l'éducation à se penser comme un lieu où chacun se sent appelé à devenir « co-créateur ». L'interrogation sur la transcendance, enfin, induit l'éducation à se penser comme un lieu de révélation plutôt que de transmission de certitudes.

L'éducation comme un lieu de promesse

Le développement durable met en cause notre idée de **l'avenir**. Les risques environnementaux auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés transforment l'avenir en menace de mort : si nous continuons à produire et à consommer, à nous déplacer et à nous développer comme nous le faisons aujourd'hui, il est sûr que nous allons droit dans le mur et que nous risquons d'empêcher les générations futures d'accéder à la vie. En face de cet horizon de mort, comment dire la vie ? Au milieu des menaces qui nous assaillent de partout, comment entendre et faire entendre une promesse ? Devant le discours fataliste dominant, comment parler d'un nouveau possible ? Comment dire la vie, face à la mort assurée, sans être taxé d'angélisme et d'idyllique ? Nous sommes ici renvoyés au fondement même de la vie humaine et de la foi chrétienne.

Nous nous trouvons aujourd'hui devant des limites qui bloquent notre avenir. Or, la limite est sans doute une expérience profondément humaine. Tout au long de la vie, nous sommes confrontés à des limites : difficultés pour réaliser des projets, échecs, pertes de capacités. Devant la limite, deux attitudes sont possibles : une approche négative de la limite, qui regarde surtout ce qu'elle empêche, ce qu'elle entrave, ce qu'elle bloque ; ou une approche positive, qui essaie de voir ce qu'elle rend possible, ce qu'elle met en mouvement, ce qu'elle libère. Dans le premier cas, nous avons la limite par le « moins » ; dans le deuxième, la limite par le « plus ».

Les limites environnementales auxquelles nous sommes aujourd'hui confrontés font s'élever de nombreuses voix en faveur du « moins » : moins de consommation, moins de production, moins de croissance, moins de mobilité. Mais s'agit-il de freiner la marche pour pouvoir durer plus longtemps ? Ou ces limites nous donnent-elles aujourd'hui la possibilité de penser nos modes de développement d'une manière radicalement nouvelle ? Si nous focalisons l'attention uniquement sur le « moins » c'est-à-dire sur ce que nous avons à réduire et à perdre, cela signifie que nous croyons qu'il y a un seul modèle de développement possible, et qu'il s'agit de le ralentir pour le faire durer.

Mettre l'accent uniquement sur le « moins » signifie qu'il n'y a pas d'avenir nouveau devant nous, juste du déjà connu, et qu'il faut le faire durer. Les limites auxquelles nous sommes confrontés aujourd'hui nous permettent-elles d'imaginer un avenir différent ? Libèrent-elles des capacités nouvelles ? Nous permettent-elles de dire autrement la vie et ce qui fait vivre ?

Je crois qu'il existe aujourd'hui une multiplicité d'initiatives liées au développement durable qui révèlent les différents « plus » qui pourraient être gagnés par un mode de vie différent : moins de rapidité mais plus de relation, moins de mobilité mais plus d'enracinement, moins de productivité mais plus de proximité. Ces initiatives multiples disent la vie autrement : à travers l'attente et la surprise plutôt qu'à travers l'immédiateté et le contrôle ; à travers la liberté conçue comme responsabilité partagée plutôt que comme indépendance ; à travers la manière d'être présent et d'habiter l'espace plutôt qu'à travers la mobilité permanente.

Ces initiatives évoquent une autre vie possible, mais les mots manquent pour dire ce plus : des mots qui dessinent une nouvelle représentation de l'avenir, des mots qui définissent cette nouvelle conception de la vie. Des mots pour dire la « terre promise » quand nous ne voyons que la terre dégradée et épuisée. Ainsi, des mots comme frugalité, sobriété, ascèse ou sacrifice souvent employés dans le domaine religieux pour signifier que l'essentiel de la vie n'est pas dans la consommation ou l'accès aux biens, ces mots disent encore le « moins » et non le « plus ». Comment nommer le « plus » qui est en jeu ? Non pour nier le « moins » car la perte sera inévitable : rien de nouveau ne peut naître si on ne lui fait pas de la place. Mais le fait de croire qu'il y a devant nous un nouveau possible - même si nous ne connaissons pas la forme qu'il aura - met la perte dans une dynamique positive et créative et fait, de la traversée du désert, une marche vers la terre promise.

Le développement durable nous invite à revisiter notre représentation de l'avenir : comment transformer la menace en promesse, la limite en nouveau possible ? Il nous faut développer une **éthique de la limite**. Or, l'éthique de la limite résonne très fortement avec ce qui constitue l'un des principaux mystères de la foi chrétienne : la résurrection. Car la résurrection n'est pas simplement la vie après la mort, ou la vie contre la mort, mais plutôt la vie qui traverse la mort, la vie qui se fraie passage et qui émerge là où l'on ne l'attend pas. En ce sens la résurrection renvoie à une expérience profondément humaine, voire la plus humaine qui puisse exister : celle de l'échec qui ouvre au radicalement nouveau, celle de la limite qui libère une capacité nouvelle, celle du vide qui se met à désirer la vie.

Cette interrogation sur l'avenir à travers l'expérience de la limite invite à penser l'activité créatrice comme une expérience pascalienne. La création ne consiste pas à fabriquer ce qui était prévu d'avance. La création n'est pas de l'ordre de la reproduction. La création est l'émergence du radicalement nouveau. Et il n'y a pas de nouveauté radicale sans traversée de la limite. Il n'y a pas de vie radicalement nouvelle sans traversée de la mort. Penser l'avenir sous forme de promesse, c'est-à-dire d'émergence d'un nouveau possible, suppose de penser la création comme résurrection plutôt que reproduction.

L'éducation est fortement interpellée par cette interrogation sur la manière de se représenter l'avenir et par l'invitation à penser une éthique de la limite. L'éducation ouvre l'avenir de chaque personne en lui montrant les possibles mais aussi les limites du monde et en lui donnant des outils pour y trouver sa propre place. Selon l'image que l'éducation véhicule de l'avenir, des postures très différentes peuvent être suscitées. Un avenir présenté sous le mode de la menace et du fatalisme paralyse la capacité créatrice de la personne et enferme dans la peur. Mais un avenir dessiné sous le mode du triomphalisme incite uniquement à la conquête dominatrice et destructrice. Comment parler d'avenir sans fatalisme ni triomphalisme ? Comment parler d'un avenir qui soit porteur, pour tous et pour chacun, d'une promesse ? Promesse ne signifie pas sécurité mais plutôt invitation à se mettre en marche et à croire en une parole qui appelle. La promesse dit un nouveau possible qui est à construire à travers, et non pas malgré, les innombrables obstacles du chemin. Voici un défi majeur pour l'éducation face aux limites auxquelles sont aujourd'hui confrontées notre planète et notre humanité : comment faire entendre une promesse de vie nouvelle à travers ces limites ?

L'éducation peut devenir **un lieu où l'on entend une promesse** et non un lieu où l'on acquiert seulement connaissances ou compétences. Et autour de cette expérience de promesse, une articulation nouvelle peut se tisser entre la vie humaine et la foi chrétienne. La promesse biblique, comme celle entendue par Abraham ou par Moïse, est toujours une parole qui met en marche vers un avenir meilleur. Et c'est bien ce type de parole que le développement durable nous défie à faire entendre aujourd'hui dans nos lieux de formation.

L'éducation comme un lieu d'appel

Une autre dimension, au cœur du développement durable, et qui interpelle notre foi chrétienne concerne la **représentation de l'humain**. Les dégâts et les déséquilibres naturels auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés sont en grande partie conséquence de l'activité humaine. L'homme apparaît ainsi désigné comme « prédateur », car ayant établi une relation exclusivement instrumentale avec la nature, en la considérant uniquement comme facteur de production, comme ressource à exploiter et donc comme objet à dominer. Cette représentation de l'homme comme prédateur a souvent été associée au commandement du Livre de la Genèse de dominer la terre (Gn 1, 28), créant parfois une certaine culpabilité chez les chrétiens en raison des effets néfastes produits par une exploitation exacerbée de la nature. Pourtant, cet appel à dominer la terre s'inscrit bien dans un souci de désacralisation de la nature, et de non-confusion entre Dieu et les phénomènes naturels. Il faut prendre ce texte dans son contexte et surtout en liaison avec le deuxième récit de la création qui invite l'homme à cultiver et garder la terre (Gn 2, 15)

Devant cet homme vu essentiellement comme prédateur, d'autres représentations se dressent. Certaines vont aller jusqu'à demander le respect de la nature même au détriment de l'humain. Ce faisant, on passe de l'instrumentalisation à la sacralisation de la nature. Deux attitudes radicalement opposées entre l'homme et la nature, et qui pourtant relèvent toujours d'une relation de domination : dans l'instrumentalisation, c'est l'homme qui domine la nature, dans la sacralisation, c'est la nature qui domine l'homme. Mais pouvons-nous penser l'homme autrement qu'à travers un rapport de domination ?

D'autres représentations avancent l'image de l'homme « réparateur » ou de l'homme « gérant ». Derrière l'idée de réparation, il y a, sous-jacente, la représentation de l'homme prédateur, car il doit rétablir ce qu'il a saccagé et dégradé. Or la réparation reste encore proche de l'idée de « sauvegarde ». Dans les deux cas, la mission de l'homme est celle de préserver ce qui a été créé. Il apparaît alors comme « gardien » (ou conservateur) de la création.

Mais dans le second récit de la Création, Dieu appelle l'homme, non seulement à garder, au sens de conserver, mais également à « cultiver » la terre. De ce fait l'homme n'est pas considéré seulement comme « gardien », mais également comme « **co-créateur** ». Il ne s'agit pas seulement de préserver ce qui a été créé, mais de le faire fructifier. La création n'a pas été achevée, elle a été confiée à l'homme qui est alors chargé de la continuer.

Cette idée de l'homme co-créateur permet de penser la relation entre l'homme et la nature autrement qu'en termes de domination et de conservation. La co-création appelle à penser la relation d'**alliance**. De fait, quand Dieu promet à l'homme de ne plus détruire la terre avec un déluge (Gn 9, 11), c'est une manière de dire à l'homme que dorénavant il est également responsable de la destinée de la terre. Dieu rend ainsi l'homme co-responsable et co-créateur. Et pour signifier ce pacte, il va sceller une alliance avec l'homme, qui comprend également toute la nature.²

A travers la relation d'alliance, la représentation de l'humain change : ni dominateur ni simple conservateur, l'homme devient co-créateur. Et cela sollicite d'autres qualités humaines comme la co-responsabilité, l'interdépendance, la confiance. Ainsi le caractère solidaire du développement apparaît-il inséparable de la durabilité. Penser le développement durable sous le mode de l'alliance donne au concept une ouverture et une dynamique radicales qui rompent avec la domination et la conservation : la durabilité recherchée devient création d'un nouveau possible plutôt que prolongation de ce qui existe déjà, et sa nouveauté réside beaucoup plus dans le type de relations tissées que dans les conditions matérielles assurées. Avec l'alliance, c'est la dimension relationnelle et solidaire de la vie qui est privilégiée.

² Voir Gn 9,9-11 : après le récit du déluge, l'évocation de l'alliance « noachique », avec le signe cosmique de l'arc-en-ciel, comprend l'humanité, mais aussi le monde animé.

La conception de l'homme comme co-créateur, capable de faire alliance avec la nature et avec autrui, permet également de revisiter quelques principes fondamentaux de la pensée sociale de l'Eglise, qui sont, par ailleurs, souvent évoqués par rapport au développement durable, comme la destination universelle des biens et l'option préférentielle pour les plus pauvres.

La destination universelle des biens rappelle le droit de tout homme à accéder aux biens nécessaires pour vivre. Mais l'homme n'est pas seulement consommateur, il est appelé à devenir co-créateur. Ce principe pourrait donc s'élargir au droit de tout homme à participer à la création d'un avenir commun. En effet, la vie ne relève pas seulement de la capacité d'accessibilité aux biens, mais plus fondamentalement, de la capacité créative et relationnelle. Assurer la vie de chaque homme, ce n'est pas seulement lui permettre d'accéder aux biens nécessaires pour vivre, c'est lui offrir la possibilité d'être reconnu comme créateur, apportant quelque chose en propre à un projet d'ensemble.

De même dans l'option préférentielle pour les plus pauvres, c'est la représentation du pauvre qui demanderait à être revisitée : considérer le pauvre comme co-créateur et capable de faire alliance suppose de chercher ses potentialités plutôt que ses manques, ce qu'on a à lui demander pour faire projet avec lui, plutôt que ce qu'on a à lui donner. C'est la notion même de solidarité qui est ainsi à reconsidérer.

Le développement durable pose donc la question fondamentale de la représentation de l'humain et invite à le considérer comme créateur plutôt que prédateur, comme être capable d'alliance plutôt que de domination, comme cultivateur plutôt que simple gardien.

L'éducation devrait également se laisser interpellé par cette interrogation sur l'humain qui replace au centre sa capacité créatrice et relationnelle. L'humain n'est pas simple réservoir de connaissances, il est un être de relation, capable de création. L'éducation devrait faire sentir à chaque personne cet appel à devenir co-créateur à travers des relations d'alliance. Le développement durable défie ainsi l'éducation à devenir **un lieu qui appelle à l'existence**, un lieu qui fait sentir à chacun qu'il a une place unique à occuper dans la construction de l'avenir, unique mais interdépendante des autres. L'éducation devient ainsi appel plus que transmission : appel à développer la vocation créatrice propre de chaque être humain.

Si l'éducation fait entendre cet appel à devenir créateur, il faut aussi qu'elle donne les moyens d'y répondre. Et comme la réponse est à la fois individuelle et collective, il faudrait que nos lieux d'éducation soient comme des laboratoires où l'on apprend à faire alliance. Ceci suppose de revoir complètement nos systèmes d'évaluation fondés plus sur les compétences individuelles que collectives et poussant plus à la concurrence qu'à la coopération. Comment éduquer à l'alliance ? Comment penser une pédagogie de la confiance ?

Une éducation perçue comme appel à être co-créateur et comme lieu qui apprend à faire alliance, constitue également une chance pour renouveler l'articulation entre vie humaine et foi chrétienne. L'alliance que Dieu noue avec l'homme et qui le transforme en co-créateur constitue une bonne référence pour interroger nos relations humaines ainsi que notre relation avec la nature.

L'éducation comme un lieu de révélation

Une troisième dimension interrogée par le développement durable est **la représentation de la transcendance**. Nous vivons dans un monde où les catastrophes naturelles nous confrontent plus que jamais à l'emprise de l'imprévisible, et en même temps, nous disposons plus que jamais des moyens pour le maîtriser, le contrôler et nous sécuriser face aux imprévus. Entre la représentation d'une transcendance effrayante et mortifère, et le déni de toute transcendance, comment dire Dieu ?

Nous avons peut-être là une chance pour dire Dieu d'une manière nouvelle : un Dieu qui nous permet de faire, à la fois, l'expérience de la maîtrise et de la dé-maîtrise, de l'engagement et du détachement, de la responsabilité et du lâcher-prise. Un Dieu qui est à la fois Dieu de l'alliance et Dieu de la promesse, c'est-à-dire un Dieu qui nous rend responsables de notre avenir, en faisant alliance avec nous, et qui, en même temps nous promet, sans condition, qu'un avenir meilleur est toujours devant nous. Un Dieu qui se fait passage entre le maîtrisable et l'inexplicable, entre ce qui sort de nos mains et qui en même temps nous dépasse. Un Dieu de l'entre-deux, qui déplace et décentre, et qui se révèle à travers ce radicalement nouveau qui émerge quand on se laisse déplacer pour construire ensemble.

Cette représentation de la transcendance nous invite à reconsidérer dans la théologie de la création, l'acte créateur en soi, plutôt que la création elle-même. Dans les récits de la création du Livre de la Genèse, on en retrouve ainsi des pistes intéressantes. Par exemple, dans le premier récit (Gn 1), l'acte créateur consiste d'abord à séparer ce qui était confondu. L'acte de créer apparaît ainsi comme ouvrant à une nouvelle cohérence entre ce qui était indifférencié. La création relève alors plus de la mise en relation que de la fabrication à partir d'un don initial et continu qui se manifeste comme source de vie. De même, la référence au nécessaire repos du septième jour, après le travail des six jours précédents, rappelle l'importance de l'inutile et de la célébration, pour que la création ait du sens. La création appelle à la fois maîtrise et dé-maîtrise.

L'éducation se voit encore une fois interpellée par cette interrogation sur la représentation de la transcendance. Evidemment l'interpellation concerne l'éducation religieuse et la manière dont on parle de Dieu. Mais de manière plus générale, ceci concerne toute l'éducation : quelle place fait-on à l'inutile et l'inefficace, au temps perdu et à la gratuité dans la formation ? Enseigne-t-on à accueillir l'imprévisible ou seulement à le supprimer ?

L'éducation est ainsi invitée à devenir **un lieu de révélation**. Un lieu qui fait place à l'inconnu, qui aide à se laisser surprendre et déplacer par lui. Un lieu qui apprend à anticiper et à contrôler, mais également à se détacher et à lâcher prise. Un lieu qui apprend à

accueillir et à s'émerveiller de ce qui émerge sans cause ni par mérite. Un lieu qui révèle le sacré de la vie, c'est-à-dire ce qui échappe à toute volonté et manipulation humaine, ce qui se manifeste comme grâce et surabondance.

En guise de conclusion

Le développement durable invite à repenser l'éducation. Or, ce n'est pas seulement le contenu de l'éducation qui est visé, mais surtout sa finalité et donc son projet pédagogique. A travers l'interrogation sur des représentations comme celle de l'avenir, de l'humain et de la transcendance, le développement durable invite à penser l'éducation comme un lieu de promesse, un lieu d'appel, un lieu de révélation. On pourrait ainsi dire que le principal défi lancé par le développement durable n'est pas tellement de sauvegarder la création, mais de penser une véritable pédagogie de la co-création.

Elena LASIDA

Pour aller plus loin

Deux ouvrages récents peuvent aider à approfondir cette conception du développement durable comme pédagogie du vivre-ensemble :

- « ***Oser un nouveau développement – Au-delà de la croissance et de la décroissance*** », Justice et Paix, Bayard, 2010
- « ***Le goût de l'autre – La crise, une chance pour réinventer le lien*** », Elena Lasida, Albin Michel, 2011